

LA CAPRICIEUSE



JE PEUX PAS J'AI SEGPA

STÉPHANE CHATELIN

Anecdote d'introduction

Le jeune Nicolas se tenait sur le quai, le regard rivé sur le navire flambant neuf qui se balançait doucement sur les vagues. À ses côtés, un marin sourit en coin, remarqua son excitation.

— Alors, tu vois ce navire ? demanda-t-il.

— Oui... il est magnifique ! Mais pourquoi il s'appelle La Capricieuse ? osa Nicolas.

Le marin rit doucement, secouant la tête.

— Capricieuse... parce que la mer l'est. Elle change d'humeur à chaque instant. Parfois douce et accueillante, parfois violente et imprévisible. Ce navire a du caractère, et ceux qui le commandent doivent apprendre à l'écouter et à s'adapter. Si tu ne respectes pas ses caprices, la mer te le fera vite comprendre.

A cet instant, Nicolas comprit que La Capricieuse n'était pas juste un bateau. C'était un défi, une aventure et le début de sa propre histoire.

Nicolas Gemet

Jeune Guyanais passionné et déterminé, il découvre la vie de marin avec curiosité et courage.



Elias Payet

Meilleur ami de Nicolas, sérieux et loyal, il partage toutes ses aventures et devient son frère d'armes.

Manuel

Camarade débrouillard, il apporte de l'humour même dans les moments difficiles.



Amélie Gemet

Jeune recrue, comme son père volontaire et courageuse, elle prouve que la marine est aussi une affaire de femmes.

La Capricieuse (1987-2017)

Patrouilleur de la Marine nationale, il incarne la force et les caprices de la mer.



Jour 1

Le recrutement

Le soleil filtrait à travers les nuages matinaux de Cayenne, illuminant la base navale de Dégrad des Cannes où La Capricieuse se balançait doucement, ses moteurs au ralenti. Nicolas, dix-huit ans, tenait son sac contre lui, le cœur battant. Depuis tout petit, il rêvait de la mer, mais aujourd'hui, ce rêve prenait forme : il venait d'être accepté pour rejoindre la Marine, et sa première affectation serait sur ce patrouilleur moderne qui veillait sur les côtes guyanaises.

À ses côtés, Elias, un nouveau également, observait le navire avec des yeux ronds.

— Tu réalises, mon pote ? C'est pas une pirogue cette fois... regarde ce monstre !

Nicolas sourit.

— Oui... c'est impressionnant. Mais je sens que ça va être génial.

— Génial ? Elias rit nerveusement. Moi je trouve ça flippant... juste l'idée de dormir sur ce truc en pleine mer.

Leur conversation fut interrompue par un officier qui s'approchait d'eux, le visage sérieux.

— Messieurs Gemet Nicolas et Payet Elias ?

Nicolas s'avança, le pas déterminé malgré le trac qui lui nouait l'estomac.

— Bienvenue à bord de La Capricieuse.

La voix de l'officier résonnait avec autorité.

— Vous allez découvrir ce que signifie être marin dans la Marine nationale. Vous apprendrez à naviguer, à surveiller nos côtes... et surtout, à travailler en équipe. Compris ?

— Oui, Lieutenant ! répondit Nicolas, la voix tremblante mais ferme.

— Très bien. Suivez-moi.

Sur le pont, Nicolas sentit un mélange d'excitation et de vertige. La coque en acier s'étendait sur des dizaines de mètres, et les moteurs ronronnaient doucement. Des marins allaient et venaient, vérifiant les équipements ou discutant des missions à venir. L'odeur du diesel, du métal et du sel se mêlait dans l'air, et le bruit des moteurs vibrait jusque dans la poitrine de Nicolas.

Elias, à côté de lui, murmura :

— Waouh... jamais je n'aurais imaginé un bateau comme ça. On dirait presque un vaisseau spatial.

Nicolas rit doucement.

— Oui... mais c'est notre vaisseau.

Le commandant de La Capricieuse apparut alors, imposant et calme.

— Bienvenue à bord, Messieurs. Je suis le commandant Roux. Ici, chaque marin a sa place. Vous apprendrez vite si vous observez, écoutez et travaillez dur. La mer ne laisse personne derrière.

— Merci, Commandant ! répondit Nicolas.

— Bon, je vais vous montrer votre poste et vous présenter à l'équipage.

Le poste était compact mais fonctionnel, quatre couchettes métalliques, des casiers pour les effets personnels et des hublots donnant sur le pont. Nicolas y posa son sac et s'assit quelques instants.

À ce moment, un autre jeune marin entra.

— Salut ! Moi c'est Manuel, et je suis là depuis 2 ans. Vous êtes les nouveaux ?

— Oui... je m'appelle Nicolas.

— Cool. Tu vas voir, la vie sur un patrouilleur, c'est pas toujours facile, mais c'est passionnant.

Nicolas sentit une montée d'adrénaline. Participer à des missions réelles, protéger ses côtes, c'était exactement ce dont il avait rêvé.

— Et moi, c'est Elias, dit-il en s'installant dans la couchette voisine.

— Génial, répondit Manuel.

— Alors vous allez vous soutenir l'un l'autre. Parce que les premières semaines, c'est dur : corvées, exercices, quarts... mais après, on devient une vraie équipe.

Plus tard dans la matinée, le commandant en second fit son apparition sur le pont.

Tous les marins se regroupèrent, alignés face au pont supérieur.

— Aujourd'hui, nous avons avec nous à bord deux nouvelles recrues. Je vous demande de les accueillir comme il se doit et de les guider afin qu'ils puissent rapidement être opérationnels.

Nicolas écoutait attentivement. Chaque mot résonnait dans sa tête. Il voyait déjà la mer s'étendre devant lui, immuable et fascinante.

— Tu crois qu'on va y arriver ? murmura Nicolas à Elias.

— Bien sûr ! répondit Elias.

— Si on se serre les coudes, tout ira bien. Et puis regarde autour de toi : tous ceux ici ont commencé comme nous.

Le soir venu, Nicolas s'installa sur le pont pour regarder le soleil se coucher. Le ciel s'embrasait de couleurs rouge et or, et le navire vibrait doucement sous ses pieds. Il pensa à sa famille, à son village, et à tout ce qu'il allait découvrir.

Et alors que les lumières de la base navale s'allumaient et que La Capricieuse flottait doucement, Nicolas sut que sa vie venait de changer pour toujours. La mer, immense et mystérieuse, l'appelait déjà vers l'aventure.

Jour 2

Le premier jour à bord

Le lendemain matin, Nicolas fut réveillé par le bruit régulier des moteurs et le cliquetis des vagues. La lumière du soleil filtrait à travers le hublot de son poste, et déjà, le navire semblait vivre sa propre vie. Il se redressa, encore engourdi, et croisa le regard d'Elias qui s'habillait en silence. Aucun des deux n'osa parler : c'était leur premier jour officiel à bord, celui où ils seraient enfin confrontés au regard des marins aguerris.

Dès qu'ils sortirent de leur poste, ils se sentirent observés. Les coursives étroites résonnaient du pas sûr des marins expérimentés, qui les dépassaient sans ralentir, comme si la vie entière du navire roulait à un rythme qu'ils n'étaient pas encore capables de suivre. Certains les fixaient d'un œil curieux, d'autres esquissaient un sourire en coin. Pas un mot ne fut prononcé, mais tout dans ces regards leur criait la même chose : On va voir ce que vous valez.

Elias et Nicolas se sentaient minuscules. Leurs uniformes flamboyants neufs semblaient trop propres, presque ridicules

à côté des vestes usées et marquées par le sel et le soleil de leurs camarades. Même leur démarche trahissait leur nervosité : hésitante, maladroite, alors que les anciens avançaient comme s'ils faisaient corps avec le bâtiment.

Un homme finit par s'approcher. Grand, large d'épaules, la peau tannée par les embruns, il imposait le respect avant même d'ouvrir la bouche.

— Vous, c'est Elias et Nicolas ? demanda-t-il. Ils hochèrent la tête.

— Je m'appelle François. Je suis votre parrain pour la journée. Ça veut dire que je vous guide... mais aussi que je vous surveille.

Il ne souriait pas, mais son regard n'était pas dur. Plutôt ferme, comme celui d'un grand frère habitué à protéger en grondant.

— Suivez-moi. On va commencer par apprendre à connaître votre nouveau chez vous.

Ils le suivirent dans les coursives. Partout, du métal, des tuyaux, des câbles, des odeurs de gasoil et d'air marin. Les parois vibraient du grondement régulier des machines. Le navire respirait.

— Vous devez connaître chaque recoin, chaque échappée (échelle escalier), expliqua François. En cas d'urgence, on ne réfléchit pas, on agit.

Ils passèrent devant la salle des machines, monstrueuse et assourdissante, puis devant la passerelle de navigation, où des écrans lumineux s'alignaient en silence.

Elias et Nicolas observaient tout avec fascination, mais aussi avec appréhension. Ici, pas de place pour l'erreur.

— Et maintenant, dit François en les conduisant vers le pont inférieur, il est temps de commencer vos premières tâches.

Il leur tendit des balais et des seaux d'eau.

— Vous pensiez quoi ? Qu'on devient marin sans frotter ? Ici, tout le monde commence par là. Les cursives doivent briller, la propreté c'est la sécurité.

Le travail fut plus pénible qu'ils ne l'avaient imaginé. Les planchers de métal râpaient sous les brosses, la chaleur étouffante rendait chaque geste épuisant. De temps à autre, un ancien passait près d'eux et lançait une remarque moqueuse :

— Hé, les bleus, vous appelez ça nettoyer ?

— Plus vite que ça ou la rouille vous aura devancé !

Leurs joues brûlaient, leurs mains s'entaillaient, mais ils ne lâchèrent rien.

Après deux heures, François réapparut.

— Pas mal. Vous avez transpiré, c'est bon signe. Mais la vie de marin, ce n'est pas que frotter. Vous devez comprendre le navire.

Il les fit asseoir dans une petite salle où étaient accrochés des plans du bâtiment. Il leur expliqua les zones de sécurité, les signaux lumineux, les procédures d'alerte. Elias tentait de tout retenir de mémoire, Nicolas noircissait fébrilement son carnet.

— N'oubliez jamais : un navire, c'est une famille. Si l'un échoue, c'est tout l'équipage qui en paie le prix.

La leçon se termina brusquement par le grondement des moteurs qui s'intensifia. Une sirène retentit.

— Poste de manœuvre général ! cria une voix dans le haut-parleur.

Le navire s'ébranla. Les aussières furent larguées. Elias et Nicolas coururent derrière François jusqu'au pont. Le quai s'éloignait lentement, le chenal s'ouvrait devant eux, au loin, la mer, immense et étincelante.

Le vent salé leur fouetta le visage. Leurs cœurs battaient à toute vitesse. Malgré la fatigue, malgré le poids du regard des autres, ils étaient là, vraiment à bord, et le navire quittait la terre ferme.

— Profitez, dit François, ce moment-là, on ne l'oublie jamais. Mais souvenez-vous : la mer n'épargne personne. Elle mettra vos nerfs à l'épreuve.

Élias et Nicolas échangèrent un regard. Ils savaient qu'ils étaient encore des bleus, qu'ils n'avaient rien prouvé. Mais à cet instant précis, ils se sentirent marins, pour de vrai.

Jour 3

La première tempête

Le ciel s'était obscurci en quelques minutes seulement. La chaleur moite de la journée avait laissé place à un vent violent qui sifflait dans la mâture de la *Capricieuse*. Nicolas, cramponné à la rambarde, observait les vagues qui enflaient à vue d'œil. Le jeune marin n'avait encore jamais vu l'océan dans cet état. Jusqu'ici, l'océan avait été un vaste lac qui se déployait à l'infini. À présent, c'était un monstre furieux qui se cabrait et se tordait sous les assauts du vent.

— On dirait que l'océan veut nous avaler tout cru... murmura Nicolas, la gorge serrée.

À côté de lui, Elias, son inséparable camarade, esquissa un sourire nerveux.

— T'inquiète, c'est une tempête normale... enfin je crois. En tout cas, c'est pas le moment de lâcher la rambarde !

Le capitaine d'armes, passa derrière eux d'un pas ferme. Sa voix couvrit les hurlements du vent.

— Les bleus ! A vos postes ! C'est pas une promenade, ici, vous allez apprendre à travailler même quand le ciel se déchaîne !

Les marins expérimentés s'activaient déjà à vérifier l'arrimage pour que rien ne se détache. L'eau ruisselait sur le pont, et chaque vague qui frappait la coque faisait trembler tout le navire.

Nicolas tenta de suivre les gestes précis d'un marin plus âgé. Chaque pas sur le pont glissant était une lutte. Elias l'aida à maintenir une caisse de matériel avant qu'elle ne bascule dans l'eau.

— Attrape-la, Nicolas ! Plus fort !

— J'ai... j'ai du mal à tenir, le poids m'arrache les bras !

Une vague gigantesque s'écrasa alors sur le flanc du navire, projetant un mur d'écume sur le pont. Nicolas, surpris, glissa et tomba lourdement. Elias hurla.

— Nicolas ! Tiens bon !

Mais déjà, le jeune marin roulait sur le pont trempé. Ses mains cherchaient désespérément une prise. Le vide se rapprochait. Et soudain, dans un bruit sourd, il bascula par-dessus bord.

— Homme à la mer ! cria un marin.

Le cœur de Nicolas s'arrêta net. L'océan l'engloutit, glacé, brutal. Tout devint noir et vert autour de lui. Il battait des bras, avalait de l'eau salée, incapable de distinguer le ciel de la mer. Le poids de son uniforme le tirait vers le fond.

À bord, l'alarme retentit. Le commandant Roux hurla ses ordres.

— Homme à la mer sur bâbord ! Préparez l'embarcation de secours ! Vite !

Elias, fou de panique, s'élança vers le bord.

— Je le vois ! Là !

En moins de cinq minutes deux marins de l'embarcation de secours se penchèrent pour hisser le naufragé. Nicolas, trempé, grelottant, fut arraché des griffes de la mer et ramené sur le pont du navire.

Haletant, il cracha une gorgée d'eau salée et murmura :

— J'ai... cru... que c'était fini.

Manuel s'accroupit à côté de lui, le regard dur mais pas dénué de bienveillance.

— Tu as eu de la chance, gamin, la mer ne pardonne pas l'inattention. Tu dois rester concentré, quoi qu'il arrive.

La tempête continua de secouer le navire pendant des heures. Mais pour Nicolas, tout semblait différent. Chaque

rafale de vent, chaque éclaboussure d'écume lui rappelait à quel point sa vie tenait à un fil.

Quelques heures plus tard, le calme était revenu. Le soleil brillait de nouveau sur la coque grise de la *Capricieuse*. L'équipage n'avait cependant pas de répit. On annonça un exercice de sauvetage en mer.

— Après la tempête, il faut s'entraîner, expliqua le commandant en second. En cas de vrai SOS, nous devons être prêts à tout moment.

Les marins mirent à nouveau l'embarcation à l'eau. Cette fois, Nicolas tremblait moins de peur que d'excitation. L'accident avait laissé des traces, mais il voulait montrer qu'il avait retenu la leçon. Avec Elias, il manœuvra l'embarcation pour rejoindre un mannequin flottant représentant un naufragé.

— On y est presque ! cria Elias.

Ils tirèrent le mannequin à bord, maladroitement mais avec détermination. À leur retour, le commandant en second les observa d'un air approbateur.

Manuel tapa dans le dos de Nicolas en riant.

— Ouais, mais évite de plonger à chaque mission, ça nous évitera des frayeurs !

L'équipage éclata de rire, et l'air sembla soudain plus léger.

Jour 4

La vie de marin au quotidien

Le soleil dardait ses rayons brûlants sur le pont de la *Capricieuse*. Pourtant, pour Nicolas et Elias, la journée n'avait rien d'une promenade. Le seau à la main, brosse coincée entre les doigts, ils lessivaient le pont pour le dessaler. Le sel, incrusté partout, formait une pellicule rugueuse qui collait au sol et aux rambardes métalliques.

— Je croyais qu'on allait naviguer, pas jouer aux balayeurs ! grogna Nicolas, le dos déjà endolori.

Elias éclata de rire, essuyant la sueur qui coulait de son front.

— Bienvenue dans la Marine, mon vieux ! Ici, tu commences par frotter. Si on veut que le navire reste nickel, c'est à nous de faire le sale boulot.

Le capitaine d'armes, passa derrière eux en inspectant le moindre recoin du pont. Sa voix claqua comme un coup de tonnerre :

— Plus vite, les mousses ! On doit pouvoir manger par terre sur ce pont ! Et toi, Gemet, si tu crois que tu vas devenir marin sans apprendre à récurer, tu te trompes lourdement.

Nicolas serra les dents et frotta plus fort. Son dos lui faisait mal, ses mains étaient déjà couvertes d'ampoules, mais il comprit que le capitaine d'armes n'exagérait pas car la discipline passait aussi par ces tâches répétitives.

Les jours suivants, les corvées s'encha n rent. Cuisine, nettoyage des postes, graissage des pièces métalliques...   chaque instant, les jeunes recrues étaient surveillées. Elias, plus malin, réussissait parfois à rendre la corvée plus supportable en lançant des blagues. Mais Nicolas, lui, s'énervait facilement.

— On est marins ou domestiques, franchement ? soupira-t-il un soir, alors qu'ils nettoyaient les cuisines en sueur.

— Marins, répondit Elias avec un clin d'œil. Mais avant de manœuvrer, il faut connaître chaque boulon du bateau. Et ça, ça passe aussi par le savon et la brosse.

Très vite, les corvées pratiques laissèrent place à des apprentissages plus exigeants. Dans une salle exigu  du navire, les recrues suivaient des cours théoriques. On leur

parlait de navigation, de signaux lumineux, de règles de sécurité, de noms d'équipements.

Un soir, le commandant Roux les rassembla dans la salle de réunion. Ses yeux brillants passaient sur chaque visage avec une précision militaire.

— Messieurs, dit-il d'une voix ferme, vous devez connaître ce navire comme votre poche. Chaque local, chaque installation. Si je vous réveille en pleine nuit, vous devez être capables de me dire où se trouve tel ou tel équipement. Compris ?

— Oui, Commandant ! répondirent en chœur les recrues.

Elias chuchota à Nicolas en se penchant vers lui :

— Tu vas voir, ils vont nous tester... et là, pas question de blaguer.

L'inspection arriva plus tôt qu'ils ne l'avaient imaginé. Un matin, le commandant en second fit irruption dans le poste et hurla :

— Inspection surprise ! Tout le monde sur le pont dans deux minutes, en uniforme complet !

Nicolas et Elias se précipitèrent, le cœur battant. Une fois alignés, les jeunes marins furent interrogés tour à tour.

— Toi, signala-t-il à un marin : indique-moi l'emplacement exact du gilet de sauvetage numéro 12.

— Dans le compartiment arrière, Lieutenant ! répondit le jeune sans hésiter.

Puis ce fut le tour d'Elias :

— Quel est le rôle du gyroscope, matelot ?

— Maintenir le cap en corrigeant l'influence des mouvements du navire, Lieutenant !

Le lieutenant Richard hocha la tête, satisfait. Puis il se tourna vers Nicolas.

— Gemet ! Où se trouve la tape de pont (ouverture aménagée dans le pont d'un navire) d'accès à la salle des machines, en cas d'urgence ?

Nicolas ouvrit la bouche... mais aucun mot ne sortit.

Il hésita, son esprit vide.

— Euh... près de la passerelle de pilotage ? balbutia-t-il.

Un silence lourd s'abattit. Le lieutenant Richard fronça les sourcils.

— Faux ! À tribord, derrière le compartiment de stockage, pas à la passerelle ! Dans une situation réelle, tu aurais fait perdre de précieuses minutes à ton équipage !

Nicolas baissa les yeux, honteux.

— Punition immédiate. Gemet, corvée de nettoyage des sanitaires pour une semaine. Et crois-moi, tu retiendras cette issue après ça.

Les autres marins échangèrent des regards compatissants. Nicolas sentit la colère monter, mais il se contint. Il comprenait que son erreur aurait pu coûter cher.

Le soir, alors qu'il frottait déjà le sol des toilettes, Manuel vint lui tenir compagnie.

— Hé, ça va ? Ne fais pas cette tête. On s'est tous trompé un jour.

Nicolas soupira, la brosse à la main.

— Je veux tellement prouver que j'ai ma place ici... Et voilà que je me ridiculise devant tout le monde.

— Tu ne t'es pas ridiculisé, répondit Manuel doucement. Tu apprends. Et puis, regarde le bon côté : maintenant, tu n'oublieras plus jamais où est la tape de pont pour accéder la salle des machines !

Malgré lui, Nicolas esquaissa un sourire.

— T'as pas tort...

Au fil des semaines, il reprit confiance. Il mémorisa chaque recoin du navire, passa des heures à réviser les noms des équipements, récita les règles de sécurité jusqu'à les connaître par cœur. La théorie, qui lui semblait si aride au début, devint peu à peu un défi qu'il voulait relever.

Un jour, lors d'une nouvelle inspection, le commandant en second l'interrogea à nouveau.

— Gemet, où se trouvent les extincteurs CO2 pour la salle des machines ?

Cette fois, Nicolas répondit sans hésiter :

— À l'entrée de la salle, côté tribord, Lieutenant !

— Bien. Tu progresses. Continue comme ça.

Nicolas sentit une fierté et se jura de ne plus jamais laisser une erreur lui coûter son honneur.

Jour 10

La tapouille

Le jour venait à peine de se lever sur l'océan quand la sirène d'alerte retentit dans les coursives métalliques de la *Capricieuse*. Nicolas bondit de sa banette (lit individuel souvent étroit), encore ensommeillé. Elias surgit derrière lui, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce qui se passe ? On coule ? demanda Elias, la voix encore pâteuse.

— T'es fou ! répliqua Nicolas. C'est sûrement une mission. Allez, vite !

Ils enfilèrent leurs uniformes en hâte et rejoignirent le pont. L'air marin, chargé de sel et de vent, les saisit immédiatement. Tout l'équipage était déjà en mouvement : certains préparaient les jumelles, d'autres ajustaient leurs armes. Le commandant, droit comme un mât, observait l'horizon avec une intensité glaciale.

Manuel, vint à leur rencontre.

— Les gars, ouvrez bien vos oreilles. On a repéré une embarcation suspecte. Une « tapouille » brésilienne, probablement engagée dans la pêche illégale. Votre boulot, c'est de rester derrière, observer, et surtout ne pas gêner. Compris ?

Nicolas et Elias acquiescèrent d'un même mouvement, mais au fond d'eux, l'excitation bouillonnait. C'était la première fois qu'ils participaient à une véritable interception.

L'embarcation apparut peu après, minuscule point sombre au milieu de la houle. Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient, les détails se précisaient : une coque usée, un moteur crachotant, et des silhouettes qui s'agitaient à bord.

— Cap sur l'embarcation ! ordonna le commandant. Gardez vos distances pour l'instant.

Les jeunes marins sentirent la tension monter d'un cran. On leur avait expliqué, en formation, que certains pêcheurs illégaux, acculés par la pauvreté, n'hésitaient pas à tirer pour protéger leur cargaison. Même si la plupart du temps, les interceptions se passaient sans heurts, le danger n'était jamais loin.

Elias chuchota à Nicolas :

— T'imagines s'ils sortent une arme ?

— C'est chaud ! répondit Nicolas.

Sur le pont, les ordres se succédaient. Les marins expérimentés déployaient une embarcation, prêts à filer vers la tapouille. Le lieutenant Richard, le second, s'adressa à l'équipage d'une voix ferme :

— Rappelez-vous : vigilance maximale. On approche lentement, on garde le contact visuel. Les nouveaux, restez en retrait.

Nicolas et Elias observaient chaque geste, fascinés par le professionnalisme des anciens. L'embarcation fut mis à l'eau en une fraction de seconde. Les moteurs vrombissaient, prêts à bondir.

— Parés à intervenir ! annonça un marin.

La Capricieuse s'approcha à une centaine de mètres. Par la diffusion générale (haut-parleur), le commandant lança un appel en portugais, exigeant que l'embarcation stoppe immédiatement. Sur la tapouille, les silhouettes s'agitèrent. Un instant, Nicolas crut voir un éclat métallique dans les mains d'un des pêcheurs. Son cœur s'arrêta.

— Doucement les gars, pas d'initiative ! rappela le commandant en second. On agit seulement si ça dégénère.

Le silence pesait. Le vent fouettait les visages, le clapotis de la mer paraissait assourdissant. Finalement, le bateau réduisit sa vitesse. L'embarcation fonça vers elle, manœuvrant avec une précision redoutable.

Nicolas retint son souffle. Il vit les marins sauter à bord de la tapouille, armes en bandoulière, gestes sûrs et rapides. Les pêcheurs, visiblement épuisés et résignés, levèrent les mains. Pas de résistance, pas de violence. Seulement des regards durs, où se mêlaient colère et fatalité.

Quelques minutes plus tard, la voix de second résonna dans la radio :

— Embarcation sous contrôle. Pas d'incident. On ramène l'équipage pour vérification.

Un immense soupir de soulagement parcourut le pont. Manuel, toujours sérieux, intervint :

— Ne vous laissez pas tromper. Ça, c'était une mission tranquille. Un jour, vous verrez que ça peut tourner mal en quelques secondes. Retenez bien ce que vous avez observé : vigilance, sang-froid, coordination. C'est ça, être marin.

L'embarcation revint, ramenant l'équipage de la tapouille. Les hommes amaigris, aux vêtements trempés, baissèrent les yeux en montant à bord de la *Capricieuse*. Nicolas

sentit son excitation retomber d'un coup. Derrière l'interception, il y avait des vies brisées, des familles qui comptaient sur ce poisson pour survivre.

Il murmura à Elias :

— Tu crois qu'ils avaient le choix ?

Elias resta silencieux un moment, puis répondit :

— Peut-être pas... mais nous, notre boulot, c'est de protéger nos eaux.

Le soleil montait dans le ciel quand *la Capricieuse* reprit sa route. Nicolas regarda l'horizon, partagé entre fierté et malaise. Il avait ressenti l'adrénaline de l'action, le frisson du danger, mais aussi le poids de la réalité.

Jour 12

Sauvetage au large

Il était 15h00 lorsque l'alerte fut donnée sur la passerelle : un petit bateau avait été signalé, dérivant à plusieurs nautiques au large.

— Équipage en alerte, cap sur la position indiquée ! lança la voix ferme du commandant dans les haut-parleurs.

Tout le monde se mit en mouvement. Même s'il savait que les missions de sauvetage faisaient partie du quotidien, c'était la première fois qu'il allait en vivre une pour de vrai. Autour de lui, les marins gardaient le visage fermé, concentré. Personne ne parlait à la légère.

Le navire fendait maintenant la houle, accélérant vers les coordonnées reçues. Les moteurs grondaient et, à l'avant, des marins scrutaient déjà l'horizon avec leurs jumelles.

— Bateau en vue ! cria soudain un matelot depuis le poste de veille.

Nicolas courut jusqu'à l'aileron (coté d'une passerelle) pour apercevoir, lui aussi, la petite embarcation. Elle paraissait minuscule, ballottée par les vagues. Une dizaine de

silhouettes se tenaient serrées à bord, et déjà, on pouvait deviner la panique dans leurs gestes.

Le commandant donna les ordres. Une équipe de sauvetage fut préparée : gilets, matériel médical d'urgence. Le navire militaire s'approcha lentement, pour ne pas risquer de faire chavirer l'embarcation.

Quand ils furent assez proches, Nicolas distingua clairement les passagers : deux familles, dont plusieurs enfants. L'un d'entre eux, un bébé, semblait inerte dans les bras de sa mère.

Un silence tendu envahit le pont. Tous comprirent qu'il fallait agir vite.

— Équipe de récupération, mise à l'eau ! ordonna le commandant.

L'embarcation fut mise à l'eau avec quatre marins à bord, dont un plongeur. Les vagues les secouaient, mais ils parvinrent à atteindre le bateau. Un à un, les passagers commencèrent à être transférés dans l'embarcation avant de rejoindre *la Capricieuse*.

Lorsque la jeune mère monta à bord, serrant son bébé contre elle, un des marins infirmier prit immédiatement le

relais. Il jeta un rapide coup d'œil à l'enfant, puis secoua la tête.

— Il est sévèrement déshydraté... Il faut le perfuser tout de suite.

Nicolas, qui observait la scène avec un mélange d'angoisse et de fascination, entendit soudain le marin l'appeler :

— Toi ! Aide-moi. Prends le bébé dans tes bras, doucement, et garde-le immobile.

Le cœur de Nicolas fit un bond mais il n'eut pas le temps d'hésiter. Il s'avança et reçut dans ses bras le petit corps léger. L'enfant était brûlant, ses lèvres sèches, ses yeux mi-clos. Nicolas sentit une boule lui monter dans la gorge.

— Ne tremble pas. Respire. Tu vas juste le tenir, je m'occupe du reste, lui dit l'infirmier d'un ton rassurant.

À genoux sur le pont, Nicolas garda le bébé serré contre lui pendant que le secouriste préparait une perfusion et humidifiait délicatement les lèvres de l'enfant. Le temps semblait suspendu. Les cris des autres rescapés, les ordres donnés sur le navire, tout devint lointain. Il n'y avait plus que ce bébé fragile et sa respiration difficile.

— Tiens bon, petit... murmura Nicolas, la voix brisée.

Peu à peu, grâce aux soins prodigués, les paupières de l'enfant s'ouvrirent légèrement. Il laissa échapper un faible gémissement. Le marin hocha la tête, soulagé.

— Il reprend des forces. Continue de le tenir encore un peu. Tu fais bien ton travail.

Nicolas sentit les larmes lui piquer les yeux, mais il resta concentré. C'était peut-être la première fois qu'il se sentait vraiment utile depuis son arrivée à bord.

Autour d'eux, les autres marins s'occupaient des familles : couvertures de survie, bouteilles d'eau, nourriture.

Lorsque tous furent en sécurité, le commandant donna l'ordre de mettre le cap vers Cayenne. Le navire fendit de nouveau les vagues, cette fois avec une cargaison précieuse : des vies sauvées.

À leur arrivée, l'ambulance des pompiers de la base navale de Dégrad des Canes attendait déjà. Le bébé, encore serré dans les bras de Nicolas, fut confié aux pompiers accompagné de la maman.

Nicolas resta silencieux, le regard fixé sur l'ambulance qui s'éloignait vers l'hôpital de Cayenne. Dans sa poitrine, un mélange de fierté et d'émotion bouillonnait. Ce jour-là, il

comprit vraiment ce que signifiait être marin : affronter le danger, mais surtout, protéger la vie.

Jour 15

L'amitié et l'esprit d'équipe

Les marins de *La Capricieuse* étaient en quartier libre, profitant de deux jours de repos bien mérités. Les jeunes recrues, cependant, avaient une tâche importante : garder le navire à quai, surveiller et s'assurer que tout restait en ordre.

— Eh bien, ça ne semble pas très amusant, grogna Elias en ajustant sa veste.

— Pendant que les autres se promènent en ville, nous, on reste coincés sur le pont...

Nicolas rit doucement.

— Oui, mais au moins, on apprend la responsabilité. Et puis, on ne va pas se plaindre. On est sur *La Capricieuse*.

Ils passèrent une partie de l'après-midi à inspecter le matériel et à s'assurer que rien n'avait bougé. Vers le soir, le commandant en second monta sur le pont. Il n'était pas rare de le voir vérifier le travail des plus jeunes, mais cette fois-ci, il semblait d'humeur plus détendue.

— Alors, les mousses, dit-il en souriant, vous trouvez le temps long ?

— Un peu, Lieutenant, répondit Nicolas.

— Mais on fait notre travail.

Le lieutenant Richard acquiesça.

— C'est bien. Vous savez, la discipline, ça commence par ces petites choses. Tenir un pont propre, vérifier les amarres, s'assurer que le bateau est prêt. C'est dans ces détails qu'on forge la confiance.

Il observa un instant l'horizon avant de se tourner vers eux.

— Vous voulez que je vous raconte une histoire ? Quelque chose qui s'est passé ici, en Guyane, il y a plus de deux siècles ?

Les deux recrues hochèrent la tête, intrigués.

— Très bien, dit le lieutenant Richard en s'adossant sur un siège.

— C'est une histoire que peu de gens connaissent bien. Elle s'appelle l'expédition de Kourou, en 1763. Nous sommes au XVIII^e siècle. La France vient de perdre la guerre de Sept Ans. Ses colonies aux Antilles et au Canada ne suffisent plus à montrer sa puissance. Alors, une idée

surgit : développer la Guyane, cette colonie oubliée, pleine de promesses. On disait que ses terres étaient fertiles, que ses forêts regorgeaient de richesses, que son fleuve pouvait porter des navires jusqu'au cœur de la forêt.

Les recrues écoutaient, captivées.

— Le roi de France décide alors d'envoyer des colons, poursuivit le lieutenant Richard.

— Pas une centaine, pas un millier... mais près de 12 000 personnes. Imaginez ça : des familles entières, des artisans, des soldats, des femmes, des enfants, tous embarqués depuis les ports de France, direction Cayenne et surtout Kourou. On leur avait promis des terres, des maisons toutes prêtes, un paradis vert où ils pourraient refaire leur vie. Certains vendaient tout pour tenter cette aventure.

Elias écarquilla les yeux.

— Douze mille ? Mais c'est énorme !

Le lieutenant Richard hocha la tête.

— Oui. Mais la réalité fut bien différente. Quand les premiers colons arrivèrent à Kourou, ils découvrirent... rien. Pas de maisons, pas de champs préparés. Juste une terre

marécageuse, infestée de moustiques. Et les maladies se sont vite propagées. Fièvre jaune, malaria, dysenterie...

Il fit une pause, laissant planer le silence.

— En moins d'un an, sur les 12 000 colons, seuls 2 000 survécurent. Tous les autres moururent de maladie, d'épuisement ou de faim. On appelle encore aujourd'hui cette expédition la 'tragédie de Kourou'. Certains bateaux repartirent vers la France chargés de survivants affaiblis. La colonie, elle, resta marquée à jamais.

Nicolas fronça les sourcils.

— C'est... c'est horrible. Mais pourquoi personne n'a rien prévu ?

Le lieutenant Richard soupira.

— Parce que les chefs de l'expédition étaient mal organisés. Parce qu'ils n'avaient pas écouté ceux qui connaissaient déjà le pays. Et surtout parce qu'ils avaient cru qu'on pouvait réussir seuls, sans solidarité, sans organisation. Chacun pensait d'abord à lui, et quand les épreuves sont venues, le groupe s'est disloqué.

Elias prit la parole :

— Alors, la leçon, c'est que... sans esprit d'équipe, on ne survit pas.

- Exactement, dit le lieutenant Richard avec un sourire.
- Un navire, c'est pareil. Vous pouvez avoir le plus beau bâtiment du monde, si chacun agit dans son coin, il finira par couler. Mais si vous vous serrez les coudes, si vous vous faites confiance, vous pouvez affronter les tempêtes, les pannes, les dangers.

Le soir tombait lentement sur la base navale. Les lumières des bâtiments administratifs commençaient à briller au loin, pendant que les deux recrues restèrent encore un moment sur le pont.

Jour 20

Protection du Centre Spatial Guyanais

Le soleil matinal baignait le port d'une lumière dorée lorsque La Capricieuse quitta la base navale de Dégrad des Cannes. Aujourd'hui, la mission n'était pas une patrouille habituelle ou un sauvetage en mer : le navire devait se rendre au large du Centre Spatial Guyanais, pour participer à une opération de surveillance et de protection lors d'un tir de fusée Ariane.

— Vous voyez, commença Manuel en guidant les jeunes sur le pont, ce type de mission est très important. Nous ne sommes pas là pour jouer les spectateurs. La sécurité du lancement dépend aussi de nous.

Elias regarda l'horizon, intrigué.

— On va vraiment être tout près de la fusée ?

— Exactement, répondit Manuel.

En approchant de la zone à surveiller, l'équipe de La Capricieuse reçut ses instructions détaillées : surveiller le périmètre maritime, identifier tout bateau non autorisé et signaler immédiatement toute anomalie. La discipline et la

précision étaient cruciales, car un seul intrus pouvait compromettre le lancement.

— Les marins confirmés sont aux postes clés, expliqua Manuel.

— Vous deux, restez attentifs, observez et prenez note. Apprenez à reconnaître tout comportement suspect.

Le navire glissait doucement sur l'eau, tandis qu'au loin, la silhouette massive du Centre Spatial Guyanais se dessinait entre la mer et la forêt. La fusée Ariane, immense et blanche, semblait presque irréelle, prête à défier le ciel.

Un petit bateau de pêche approcha de la zone interdite. Les marins intervinrent immédiatement, utilisant le haut parleur et les signaux lumineux pour faire reculer l'embarcation. Nicolas et Elias observaient attentivement, notant comment chaque mouvement était calculé et contrôlé pour éviter tout incident.

— Vous voyez, murmura Manuel, il ne s'agit pas seulement de patrouiller. Chaque action doit protéger des vies et des installations. La sécurité du pays et de la mission dépendent de nous.

Alors que le lancement approchait, le commandant donna les dernières consignes : maintenir le périmètre, surveiller

les communications radio et être prêts à intervenir en cas de problème. Nicolas sentit le stress monter. Même si lui et Elias étaient encore jeunes et observateurs, le poids de la responsabilité se faisait sentir.

Une fois le compte à rebours lancé, la fusée décolla, propulsée vers le ciel avec un rugissement assourdissant. Les flammes et la fumée illuminaient l'océan, et Nicolas et Elias furent émerveillés par la puissance et la précision de la mission.

— Waouh... souffla Elias, c'est méga impressionnant...

— C'est clair, répondit Nicolas, les yeux fixés sur la fusée qui disparaissait dans l'atmosphère. Et même si on ne touche pas la fusée, notre travail ici est crucial.

Après le lancement, l'équipe resta attentive, surveillant le périmètre maritime et s'assurant qu'aucun incident ne survenait. Manuel expliqua l'importance de la coordination entre tous les acteurs : le navire, le centre de contrôle, les équipes de sécurité et les patrouilles terrestres et aériennes.

Nicolas et Elias avaient compris que la Marine n'était pas seulement une aventure ou un métier physique, c'était un engagement stratégique, technique et humain.

Alors que *la Capricieuse* rentrait à la base navale, le lieutenant Richard prit un moment pour discuter avec les jeunes.

— Vous avez bien observé et pris des notes. Rappelez-vous ceci : chaque mission vous apprend quelque chose de nouveau. Aujourd’hui, vous avez vu comment la discipline, la vigilance et la coordination peuvent protéger des vies et un projet national.

Elias sourit.

— Je n’aurais jamais pensé qu’on puisse être si proche d’un lancement spatial.

Nicolas hocha la tête, pensif.

— Oui... je comprends maintenant que la Marine ne se limite pas à la mer. Elle protège le pays, les gens et même les rêves qui vont dans le ciel.

Après plusieurs années...

Des jeunes recrues aux marins expérimentés

Les années avaient passé comme les vagues sur l'océan : parfois calmes, parfois tumultueuses, mais toujours en mouvement. Nicolas et Elias, qui jadis observaient les gestes des marins confirmés, étaient maintenant eux-mêmes des marins expérimentés, responsables de missions variées sur La Capricieuse.

Un matin, alors que le soleil se levait sur l'océan d'un bleu profond, Nicolas au poste de manœuvre regardait le radar. Elias à ses côtés, scrutait l'horizon avec la même vigilance que quelques années auparavant.

— Tu te rends compte, Elias... dit Nicolas en souriant, il n'y a pas si longtemps, on observait simplement les autres marins travailler. Et maintenant... regarde-nous.

Elias éclata de rire.

— Oui... et on gère des missions que je n'aurais même pas osé imaginer quand on était jeunes recrues !

Au fil des années, Nicolas et Elias avaient participé à une multitude d'opérations : patrouilles quotidiennes le long des côtes guyanaises, sauvetages de plaisanciers en détresse après des pannes ou des dérives, interceptions de petites embarcations de contrebande, missions de surveillance autour du Centre Spatial Guyanais, patrouilles écologiques pour protéger les zones marines sensibles et bien d'autres missions encore.

Lors d'une mission de sauvetage, Nicolas se souvenait du premier enfant qu'il avait aidé à réhydrater, et il sourit en voyant Elias s'occuper d'un pêcheur épuisé.

— Tu te souviens de notre premier sauvetage ? demanda Elias.

— Comment oublier... répondit Nicolas. J'avais les mains moites et je ne savais pas quoi faire. Maintenant, regarde-nous... on coordonne tout avec calme et précision.

Le capitaine Richard qui était maintenant le commandant de la *Capricieuse*, passa près d'eux :

— Vous avez progressé, les gars. Continuez à rester attentifs et à travailler ensemble. La mer n'a jamais fini d'enseigner.

Pendant ces années, ils avaient développé un lien indéfectible. Entre eux, l'amitié s'était transformée en une véritable fraternité. Ils connaissaient les gestes et les réactions de l'autre, et pouvaient presque communiquer sans parler.

Un midi, alors qu'ils déjeunaient dans le carré (le réfectoire) après une longue mission de surveillance écologique :

— Tu crois qu'on fera ça encore pendant combien de temps ? demanda Elias, pensif.

Nicolas sourit.

— Tant que la mer aura besoin de nous... et tant que l'on aimera ce métier.

— Et ta fille... murmura Elias. Tu crois qu'elle voudra suivre tes traces un jour ?

Nicolas regarda son assiette, pensif.

— Peut-être... et si c'est le cas, je veux qu'elle comprenne que ce métier est pour tout le monde.

Au fil du temps, ils avaient vécu des moments d'adrénaline, mais aussi des leçons de patience et de responsabilité. Ils avaient appris à gérer la fatigue, les

imprévu de la mer, et surtout à protéger la vie et l'environnement.

— Tu te souviens de notre première mission au Centre Spatial ? demanda Elias, un sourire amusé sur le visage.

— Comment oublier... répondit Nicolas. On était impressionnés par la fusée et complètement nerveux. Aujourd'hui, on coordonne tout comme des pros.

Le commandant les observa avec fierté.

En avançant dans le temps, *la Capricieuse* continuait de voguer sur l'océan, symbole de discipline, d'apprentissage et d'aventure. Chaque mission consolidait l'expérience de Nicolas et Elias, leur permettant de devenir des marins fiables et respectés.

Un soir, alors qu'ils partageaient un moment de calme dans leur poste, Nicolas dit à Elias :

— Tu sais... j'ai toujours imaginé que la mer était un terrain d'aventure. Mais ce que j'ai compris, c'est que c'est aussi un lieu d'apprentissage et de responsabilités.

— Exactement, répondit Elias. Et je suis heureux de l'avoir partagé avec toi. On a grandi ici, sur ce navire.

Les années avaient filé, mais *la Capricieuse* continuait d'arpenter les eaux de Guyane et au-delà. Nicolas et Elias

étaient désormais des marins aguerris, responsables de nombreuses missions, et prêts à transmettre leur savoir aux nouvelles recrues.

Et quelque part, dans l'horizon futur, une jeune fille s'apprêtait à suivre les traces de son père, prête à découvrir la mer, l'aventure et les responsabilités qui vont avec, tout en perpétuant la tradition d'engagement et de courage.

La fin d'une époque et le début d'une nouvelle

Les années avaient filé plus vite que les vagues lors d'une tempête. La Capricieuse, navire emblématique qui avait vu grandir Nicolas et Elias, arrivait au terme de sa carrière. La base navale de Dégrad des Cannes bourdonnait d'activité tandis que le vieux navire attendait de retourner au port de Brest, en métropole, vers son quai final.

Nicolas, cheveux grisonnants et visage marqué par le soleil et le vent, posa une main sur la rambarde du pont. Elias, son ami de toujours, ajusta son uniforme avec une précision rituelle.

— Tu te rends compte... murmura Nicolas, la voix un peu tremblante, toutes ces années... et voilà notre vieux navire qui fait son dernier voyage.

Elias hocha la tête, l'œil humide.

— Oui... et dire que nous étions de jeunes recrues à courir partout sur ce pont. Maintenant, on regarde la relève passer.

Les marins de l'équipage, jeunes et moins jeunes, étaient venus saluer *la Capricieuse* une dernière fois. Les rires et les souvenirs se mêlaient aux cris des mouettes et au clapotis de l'eau contre la coque.

Le commandant, toujours ferme mais ému, s'approcha :

— Nicolas, Elias, vous avez servi la Marine avec courage et loyauté pendant des décennies. *La Capricieuse* n'a pas seulement été votre navire... elle a été votre école, votre maison et votre aventure. Merci pour tout ce que vous avez accompli.

Après une courte cérémonie, les deux amis reçurent des médailles et distinctions, symboles de leur engagement et de leur service exemplaire. Ils se serrèrent la main, un silence respectueux enveloppant le quai.

— On dirait la fin d'un monde, dit Elias, regardant le navire une dernière fois.

— Non, répondit Nicolas, souriant. C'est juste le début d'un autre. Nous allons continuer à servir la marine, mais différemment.

Quelques semaines plus tard, Nicolas et Elias prirent officiellement leur pension (retraite) et furent affectés au port commercial de Dégrad des Cannes situé juste à côté,

dans un bureau où ils coordonneraient désormais les déchargements de conteneurs maritimes et superviseraient la formation des nouveaux personnels. Les dossiers remplaçaient les ordres de missions, et les téléphones les appels au poste de combat, mais leur expérience demeurait essentielle.

Pendant ce temps, le patrouilleur Antilles-Guyane (PAG) *La Confiance*, navire moderne et puissant, préparait son premier voyage officiel en remplacement de *La Capricieuse*. Parmi les recrues se trouvait Amélie, fille de Nicolas, prête à embarquer pour sa première mission sur le successeur de *la Capricieuse*.

Le jour du départ, Nicolas eu l'autorisation d'accompagner sa fille sur le quai. Le navire étincelait sous le soleil, son pont métallique et ses instruments dernier cri reflétant la modernité et l'innovation.

— Papa... dit Amélie en serrant son mentor, je suis prête.

— Aujourd'hui, tu prends le relais. Sois attentive, apprends vite, mais surtout, reste curieuse et courageuse. C'est une aventure, Amélie... mais aussi une grande responsabilité. Chaque mission compte, chaque décision peut faire la différence.

Pendant les semaines suivantes, Amélie participa à des patrouilles, sauvetages et autres missions diverses, exactement comme son père autrefois sur *la Capricieuse*.

Un soir, en rentrant à la base navale après une patrouille, Amélie appela son père par radio :

— Papa... on a sauvé un petit voilier en détresse !

Nicolas qui était d'astreinte et écoutait la radio sourit en réponse.

Les années passèrent encore, mais la relève était assurée. *La Capricieuse*, navire de légende, restait dans les mémoires comme le navire qui avait façonné des générations de marins, tandis que La Confiance portait désormais les espoirs et les aventures de la nouvelle génération.

Un matin, alors que le soleil se levait, Nicolas qui était venu récupérer Amélie en voiture la regarda revenir d'une mission officielle de nuit. Elle souriait, fatiguée mais rayonnante.

— Papa... dit-elle en montant dans la voiture, je crois que j'ai compris. La Marine, c'est plus qu'un métier. C'est un engagement, une aventure, et maintenant... c'est aussi mon aventure.

Nicolas sourit, les yeux humides.

— Oui, ma fille... et tu la mèneras avec honneur, exactement comme nous l'avons fait.

La mer, éternelle et majestueuse, continuait d'appeler ceux qui osaient l'écouter. Et les aventures, qu'elles soient sur *la Capricieuse* ou *La Confiance*, ne faisaient que commencer... !

FIN